

Claude  
Lévi-Strauss

— AGORA —

La pensée sauvage



POCKET

que sorte provisionnels, puisque chaque arrangement est exprimable sous forme de relations rigoureuses entre ses parties, et que ces relations n'ont d'autre contenu que l'arrangement lui-même, auquel, dans l'expérience de l'observateur, ne correspond aucun objet (bien qu'il se puisse que, par ce biais, certaines structures objectives soient révélées avant leur support empirique, comme, par exemple, celles des cristaux de neige ou de certains types de radiolaires et de diatomées, à l'observateur qui n'en aurait encore jamais vu).

\*  
\* \*

Nous concevons donc qu'une telle logique concrète soit possible. Il reste, maintenant, à définir ses caractères et la manière dont ils se manifestent au cours de l'observation ethnographique. Celle-ci les saisit sous un double aspect, affectif et intellectuel.

Les êtres que la pensée indigène charge de signification sont perçus comme offrant avec l'homme une certaine parenté. Les Ojibwa croient en un univers d'êtres surnaturels :

« ... mais, en appelant ces êtres surnaturels, on fausse un peu la pensée des Indiens. Autant que l'homme même, ils appartiennent à l'ordre naturel de l'univers, car ils ressemblent à l'homme en ce qu'ils sont doués d'intelligence et d'émotion. Comme l'homme aussi, ils sont mâles ou femelles, et certains peuvent avoir une famille. Certains sont attachés à des lieux précis, d'autres se déplacent librement ; ils ont, vis-à-vis des Indiens, des dispositions amicales ou hostiles ». (Jenness 2, p. 29.)

D'autres observations soulignent que ce sentiment d'identification est plus profond que la notion des différences :

« Le sentiment d'unité qu'éprouve l'Hawaïien envers l'aspect vivant des phénomènes indigènes, c'est-à-dire envers les esprits, les dieux et les personnes en tant qu'âmes, ne peut être correctement décrit comme un rapport, et moins encore à l'aide de termes tels que sympathie, empathie, anormal, supra-normal, ou névrotique ; ou encore, mystique ou magique. Il n'est pas "extra-sensoriel", car il est en partie de l'ordre de la

sensibilité, et en partie étranger à celle-ci. Il relève de la conscience normale... » (Handy et Pukui, p. 117.)

Les indigènes eux-mêmes ont parfois le sentiment aigu du caractère « concret » de leur savoir, et ils l'opposent vigoureusement à celui des Blancs :

« Nous savons ce que les animaux font, quels sont les besoins du castor, de l'ours, du saumon et des autres créatures, parce que, jadis, les hommes se mariaient avec eux, et qu'ils ont acquis ce savoir de leurs épouses animales... Les Blancs ont vécu peu de temps dans ce pays, et ils ne connaissent pas grand-chose au sujet des animaux ; nous, nous sommes ici depuis des milliers d'années et il y a longtemps que les animaux eux-mêmes nous ont instruits. Les Blancs notent tout dans un livre, pour ne pas oublier ; mais nos ancêtres ont épousé les animaux, ils ont appris tous leurs usages, et ils ont fait passer ces connaissances de génération en génération. » (Jenness 3, p. 540.)

Ce savoir désintéressé et attentif, affectueux et tendre, acquis et transmis dans un climat conjugal et filial, est ici décrit avec une si noble simplicité qu'il paraît superflu d'évoquer à ce sujet les hypothèses bizarres inspirées à des philosophes par une vue trop théorique du développement des connaissances humaines. Rien, ici, n'appelle l'intervention d'un prétendu « principe de participation », ni même d'un mysticisme empâté de métaphysique, que nous ne percevons plus qu'à travers le verre déformant des religions instituées.

Les conditions pratiques de cette connaissance concrète, ses moyens et ses méthodes, les valeurs affectives qui l'imprègnent, tout cela se trouve et peut être observé tout près de nous, chez ceux de nos contemporains que leurs goûts et leur métier placent, vis-à-vis des animaux, dans une situation qui, *mutatis mutandis*, est aussi proche que notre civilisation le tolère de celle qui fut habituelle à tous les peuples chasseurs : à savoir les gens du cirque et les employés des jardins zoologiques. Rien de plus instructif à cet égard, après les témoignages indigènes que nous venons de citer, que le récit, par le directeur des jardins zoologiques de Zürich, de son premier tête-à-tête — si l'on peut dire — avec un dauphin. Non sans noter « un regard exagérément humain, le bizarre orifice respiratoire, la texture lisse et

Mélanésie centrale, par conséquent, l'origine des tabous alimentaires devrait être cherchée dans l'imagination fantasque de certains ancêtres : résultat indirect et répercussion à distance, croit Frazer, des envies ou imaginations malades fréquentes chez les femmes enceintes. Avec ce trait psychologique, promu au rang de phénomène naturel et universel, on tiendrait l'origine ultime de toutes les croyances et pratiques totémiques. (Frazer, vol. II, pp. 106-107 et *passim*.)

Que les femmes de son époque et de son milieu éprouvassent des envies quand elles étaient enceintes, et que ce trait leur fût commun avec des sauvagesses d'Australie et de Mélanésie, était bien pour convaincre Frazer de son universalité et de son origine naturelle. Sinon, il aurait fallu attribuer à la culture ce qu'on aurait retiré à la nature, et donc admettre que, sous certains rapports, il pouvait y avoir des ressemblances alarmantes, parce que directes, entre les sociétés européennes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et celles des anthropophages. Mais, outre que les envies des femmes enceintes ne sont pas attestées chez tous les peuples du monde, elles se sont considérablement atténuées en Europe depuis un demi-siècle et il se pourrait même que, dans certains milieux, elles aient complètement disparu. Elles existaient sans doute en Australie et en Mélanésie, mais sous quelle forme ? Comme moyen institutionnel, servant à définir par anticipation certains éléments du statut des personnes ou des groupes. Et, en Europe même, il est probable que les envies de femmes enceintes ne survivront pas à la disparition de croyances du même type, qui les encourageaient — sous prétexte de s'y référer — afin de diagnostiquer (au lieu de pronostiquer) certaines particularités physiques ou psychologiques relevées après (et non avant) la naissance des enfants. A supposer que les envies des femmes enceintes aient un fondement naturel, celui-ci ne saurait donc rendre compte de croyances et de pratiques qui sont loin d'être générales, et qui peuvent prendre des formes différentes selon les sociétés.

D'autre part, on ne voit pas ce qui a pu inciter Frazer à donner la priorité aux caprices des femmes enceintes sur

Cf. pp. 272, 468 et *passim*. Cf. aussi C. F. Fox pour des croyances du même type à San Cristoval.

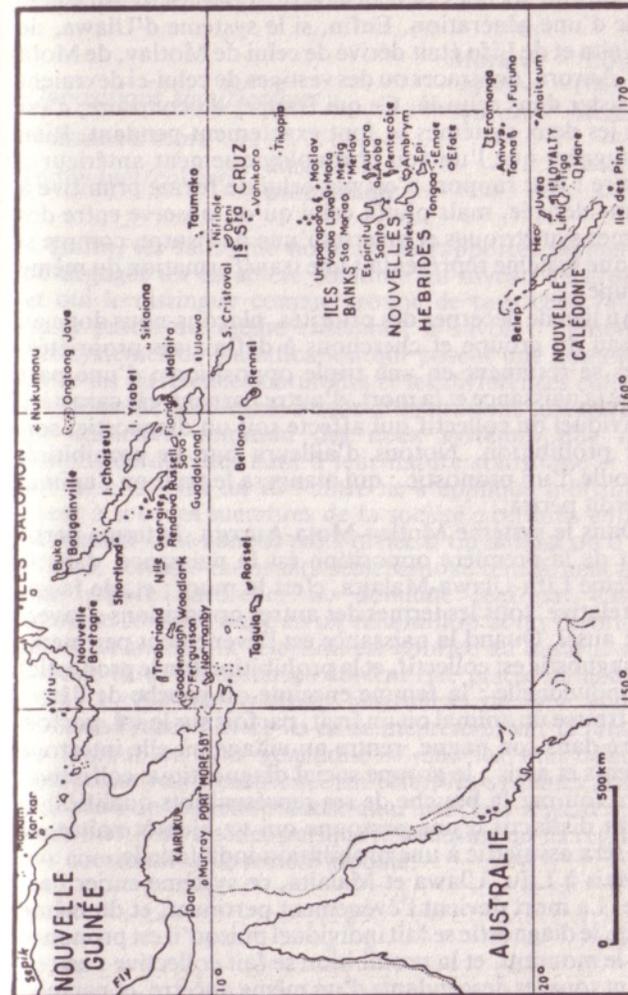


Fig. 4. — Carte partielle de la Mélanésie (Centre documentaire sur l'Océanie de l'École Pratique des Hautes Études).

— AGORA —

Les idées, les arts, les sociétés.

“La pensée sauvage” et non “la pensée des sauvages”. Car ce livre s’écarte de l’ethnologie traditionnelle en prenant pour thème un attribut universel de l’esprit humain : la pensée à l’état sauvage qui est présente dans tout homme – contemporain ou ancien, proche ou lointain – tant qu’elle n’a pas été cultivée et domestiquée à des fins de rendement.

Lévi-Strauss aborde donc les mythes, les rites, les croyances et les autres faits de la culture comme autant d’êtres “sauvages” comparables à tous ceux que la nature engendre sous d’innombrables formes, animales, végétales et minérales.

Publiée au milieu des années cinquante, “La pensée sauvage” est aujourd’hui considérée comme l’un des classiques de l’ethnologie contemporaine dont l’influence fut décisive sur l’ensemble des disciplines qui forment le domaine des sciences sociales.

*Également chez Pocket : “Anthropologie structurale”, “Anthropologie structurale deux”, “Tristes tropiques”, “Histoire de lynx”.*

ISBN 2-266-03816-8



9 782266 038164

CATÉGORIE  
8

Texte intégral

“Viola tricolor” Pierre-Joseph Redouté,  
*Choix des plus belles fleurs*, Paris, 1827.  
© Bridgeman / Charmet